

## « Bigots! » Colonisation mentale

Comment elle se manifeste concrètement dans le langage, les réflexes, les peurs.

La colonisation mentale ne relève pas d'un simple désaccord politique. Elle s'exprime par un vocabulaire précis, répétitif, qui finit par produire des réflexes et des peurs intériorisées. Dans le cas du Québec, ce phénomène est observable dans l'argumentaire du camp du Non et dans une partie de la presse anglophone canadienne lors des débats sur la souveraineté, la langue ou la laïcité. Le procédé est constant : disqualifier le projet politique en pathologisant la société qui le porte.

Certains mots reviennent avec une régularité frappante. Le terme bigot est utilisé pour décrire la majorité francophone lorsqu'elle défend des politiques linguistiques ou laïques, alors même que des débats comparables existent dans plusieurs démocraties occidentales. L'association au fascisme ou au nazisme apparaît de façon récurrente, notamment dans des chroniques de *The Montreal Gazette* et de *Maclean's* lors des débats sur la Charte des valeurs puis sur la loi 21, par exemple sous la plume de Andrew Coyne, 2013 et 2019. Le mot xénophobe est souvent mobilisé pour qualifier des mesures d'intégration pourtant similaires à celles appliquées en Europe. On retrouve aussi autoritaire, ethno-nationaliste et fermé, employés comme raccourcis moraux plutôt que comme catégories analytiques.



Ces mots ne sont pas neutres. Ils déplacent le débat du terrain politique vers le registre de la faute morale. Or, c'est ici que la projection devient visible. Plusieurs de ces accusations correspondent à des tensions bien documentées dans la société anglophone canadienne elle-même. Le Canada anglais est traversé par des débats sur la montée de l'extrême droite, sur l'islamophobie, sur le traitement des peuples autochtones et sur les limites réelles du multiculturalisme. Le *Toronto Sun* a longtemps toléré des chroniques flirtant avec des discours ouvertement stigmatisants, tandis que le Canada a vu émerger des mouvements populistes bien réels, sans que cela ne mène à une disqualification globale de la société canadienne.

Pourtant, lorsque des enjeux analogues apparaissent au Québec, ils sont interprétés comme révélateurs d'une tare collective. Cette asymétrie révèle un mécanisme de projection classique : externaliser sur l'autre les contradictions que l'on peine à résoudre chez soi. Des politologues comme Will Kymlicka, *Multicultural Citizenship*, 1995, ont montré que le modèle canadien repose sur des équilibres fragiles entre droits individuels et cohésion collective. Ces fragilités sont rarement reconnues comme structurelles. Elles sont plus souvent projetées sur le Québec, transformé en contre-exemple commode.

La colonisation mentale fonctionne ainsi par répétition lexicale, par moralisation du désaccord et par comparaison implicite défavorable. La déconstruire ne consiste pas à nier les problèmes, mais à analyser les mots, à comparer les réalités de façon rigoureuse et à refuser que le Québec soit constamment traité comme une anomalie politique. Cela signifie refuser la critique asymétrique, décontextualisée et moralisante. C'est dans cette lucidité linguistique que commence une véritable émancipation intellectuelle.

### Comment s'y prendre :

Premièrement, traduire l'analyse en réflexes simples. Par exemple expliquer que lorsqu'un mot comme bigot, autoritaire ou extrémiste apparaît, il faut automatiquement se poser trois questions accessibles à tous : qui parle, à partir de quel cadre culturel, et à quoi compare-t-on réellement le Québec. Ce n'est pas abstrait, c'est une discipline de lecture. On ne réfute pas l'accusation, on la replace dans une comparaison internationale ou canadienne équivalente.

Deuxièmement, proposer un déplacement du débat. Le Québec bashing fonctionne parce qu'il moralise. Le contre-mouvement consiste à ramener la discussion sur le terrain institutionnel et comparatif. Au lieu de répondre « ce n'est pas vrai », on répond « quelles autres démocraties fonctionnent autrement, et avec quels résultats ». Cela rend le discours québécois adulte et désamorce l'indignation performative.

Troisièmement, normaliser le Québec. Insister sur le fait que la stratégie la plus efficace n'est pas de se défendre comme une minorité blessée, mais de parler comme une nation parmi d'autres. Nommer explicitement que les conflits sur la langue, la laïcité, l'intégration ou l'identité sont des conflits normaux des États modernes. Le simple fait de les traiter comme tels réduit mécaniquement leur charge pathologique.

Louis-Martin Carrière